Les langues inventées et le bien commun[1]

Monica HELLER
Université de Toronto

Maria Rosa GARRIDO SARDÀ
Université Autonome de Barcelone

Les langues sont souvent un terrain important des luttes sociales. Certainement, depuis l'association idéologique et institutionnelle entre nation-État-territoire-culture-langue construite surtout à partir du XIX^{e} siècle, elles servent à délimiter des frontières, et donc déclenchent des luttes autour des critères d'inclusion et d'exclusion. À la limite, on pourrait envisager une langue standard et nommée (le « français », le « japonais ») comme une forme d'enclos de terrain symbolique, tout comme on peut fermer l'accès aux terres à un groupe sélectionné. Il en va de même pour les espaces d'échange communicationnel où l'accès dépend de la maîtrise des formes linguistiques et communicatives reconnues, « la langue légitime » selon Bourdieu (1977), et la reconnaissance d'une personne comme ayant le droit de les déployer, c'est-à-dire « les locuteurs légitimes », toujours selon Bourdieu (1977).

Évidemment, les luttes prennent plusieurs formes. Dans les mouvements de nationalisme minoritaire, par exemple, on trouve des tentatives de construire des espaces privilégiés alternatifs à ceux de la majorité, et donc des luttes pour le contrôle sensiblement des mêmes ressources. Ici nous examinerons une autre forme de lutte, une lutte contre le principe même d'enclos linguistique, et pour la langue comme bien commun. Cette lutte se construit autour de ce qu'on appelle les langues internationales auxiliaires (LIA), les langues inventées ou les langues construites, aussi dites *conlangs* (Okrent 2009), dont la plus connue est l'espéranto (quoique de nos jours le klingon puisse rivaliser avec elle, au moins en termes de reconnaissance publique).

[1] Ce chapitre fait suite à l'entrée « Espéranto + » publiée dans *Anthropen*.

L'association idéologique de la langue (standard et donc partiellement construite) à l'émergence d'un État nation délimité par des frontières repose sur l'idée reçue de l'existence d'une langue ou d'une nation « naturelle » (par opposition aux langues « artificielles » telles que l'espéranto). Ceci dit, nous pensons au contraire que toute langue nationale est, finalement, construite. Ce peut être par le biais de la standardisation (par exemple par le biais de l'invention de dictionnaires ou de grammaires), ou par la description « scientifique » (par exemple, par la dialectologie ou certains volets de la sociolinguistique). Même si l'hébreu moderne, le gallois standard ou encore le bahasa indonesia sont des variétés standards largement construites lors des projets de construction nationale, et reconnues comme telles, on pourrait dire des choses similaires des autres langues nationales (voir Heller et McElhinny 2017 ; Balibar 1985 ; Gabriel-Stheeman et del Valle 2001). De fait, l'anthropologie linguistique, et notamment les travaux sur les idéologies langagières, a mis en question « la base naturalisante qui privilégierait les "langues parlées naturelles" par rapport aux "conlangs" telles que celles associées aux communautés virtuelles, aux géographies imaginaires ou aux fans de *Star Trek* » (Manning 2009 : 315, traduction libre). En d'autres mots, la distinction sert à légitimer les langues nationales plus qu'autre chose. Il s'agit peut-être de différences de degré, notamment d'intentionnalité (voir Schreyer 2021). En même temps, c'est précisément pour cette raison que les langues, consciemment, intentionnellement inventées pour contrecarrer l'effet d'enclos, deviennent des déclencheurs de débats et de tensions concernant les promesses d'inclusion, et les réalités d'exclusion, des langues nationales.

La question est de savoir dans quelle mesure ces tentatives de résoudre le problème de l'enclos réussissent ou, au contraire, finissent par participer à la même dynamique. Étant donné que le bien commun consiste en un système social basé sur la communication dans un groupe clairement délimité avec des règles d'adhésion et d'accès aux ressources pour le bénéfice collectif (Ostrom 2015), on peut se demander quelles ressources circulent à travers ces réseaux liés aux LIA / *conlangs* et comment l'accès dépasse les enclos des langues nationales – et parfois en crée de nouveaux.

Dans ce texte, nous esquisserons d'abord une chronologie de ces tentatives en lien avec les conditions politiques et économiques qui, à notre avis, expliquent l'émergence de ces mouvements langagiers contestataires et le désir d'imaginer le bien commun autrement à travers la construction de nouvelles formes d'inclusion, sur de nouvelles bases – la construction d'autres espaces discursifs, de nouveaux réseaux d'échange et de formes de citoyenneté plus démocratiques (Heller 2017). Cette chronologie commencera à la fin du XIX^{e} siècle, moment d'activité intense de construction de l'État nation dans une modernité liée à une temporalité linéaire vers le progrès – et de crises de l'impérialisme et du capitalisme. Ce moment est également le début d'une période de plusieurs décennies d'activité intense autour de la construction de langues auxiliaires et de débats idéologiques concernant le lien entre leur forme, leur but et leur pratique. Dans ces débats se trouve une tension entre l'idée de la langue comme porteuse de valeurs morales et de pratiques culturelles, ancrée dans le corps de l'être-humain, et celle de la langue comme habileté technique, outil privilégié de la raison universelle – tension qui apparaît comme un fil rouge jusqu'à nos jours.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

La périodisation que nous suivrons découle de l'histoire de ces processus : 1) la crise déclenchée par la Première Guerre mondiale et les tensions entre la démocratie libérale, le communisme et le fascisme, où les langues auxiliaires jouent un rôle important dans le contraste entre l'universalisme et l'essentialisme, et entre hiérarchie et égalité ; 2) la guerre froide, marquée par une valeur accordée à la technologie et par le développement du système global des États nations, où figure surtout le concept d'*interlangue* comme outil pour découvrir la nature universelle du langage et pour faciliter le développement économique international ; 3) le capitalisme contemporain et le néolibéralisme, caractérisés par un renouveau d'intérêt pour les langues auxiliaires, notamment l'espéranto, mais aussi pour des langues dites construites (*conlangs*) dans l'imagination d'autres mondes, surtout fictifs.

1 Chronologie

La première vague de création des langues internationales se concentre entre 1880 et 1915. Cette période a connu le développement de l'État nation moderne et colonialiste, et l'apogée de la démocratie libérale et du capitalisme industriel, produisant une augmentation des inégalités, et des tensions autour des frontières à dessiner ainsi que des rapports internationaux et coloniaux à gérer. Afin de les neutraliser on mise soit sur des *linguae francae* (notamment l'anglais, le français et l'allemand), soit sur ce qu'on appelait des langues internationales auxiliaires – c'est-à-dire des langues qui serviraient uniquement à la communication internationale et qui ne seraient la première langue d'aucun pays ni d'aucun individu. Le début de cette période est habituellement marqué par la construction du volapük (1879) en Allemagne et de l'espéranto (1887) dans ce qui deviendra la Pologne. Ces LIA seront suivies par des centaines d'autres inventées dans les quarante ou cinquante ans qui suivirent (voir Okrent 2009).

Au départ, ces langues sont inventées par des amateurs instruits (par exemple, le volapük par un pasteur, l'espéranto par un oculiste). On les présente comme d'accès facile, neutres et efficaces. Bâties consciemment sur ce que l'on considère comme les éléments structurels fondamentaux du langage (ce que plusieurs, voire toutes les langues, auraient en commun), elles s'inspirent d'une longue tradition qui cherche dans un supposé noyau dur structurel du langage la perfection, le divin, ou son équivalent séculaire, la paix (même si dans un premier temps on se base volontiers sur les langues européennes).

C'est cet espoir de paix, d'ailleurs, qui inspire L.L. Zamenhof, inventeur de l'espéranto, la LIA de loin la plus connue. Réagissant aux conflits déchirant l'Europe de l'Est, il prône une utopie pacifiste à travers une langue non nationale. La deuxième vague d'Espérantistes en Europe de l'Ouest en avait une vision instrumentale pour des échanges scientifiques et commerciaux. La France en devint l'épicentre au début du XX^{e} siècle (Garvía 2015). Commence à s'y intéresser le groupe émergent des linguistes professionnels, qui y voient un intérêt scientifique pour comprendre la ou les structures universelles du langage – déclenchant ainsi un débat sur les LIA comme bien commun dans le sens où tout un chacun peut en construire ou y contribuer, par opposition à

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

l'idée de réserver les décisions sur la forme soit aux adeptes originaux soit aux experts scientifiques.

L'espéranto attire divers groupes répondant de manière locale ou régionale à la manifestation de la crise dans leur entourage, autant la bourgeoisie que le mouvement ouvrier. Par exemple, la Suisse deviendra un terreau fertile pour l'espéranto. Introduit en 1889 afin de promouvoir la neutralité internationale de ce pays (Sokolovska 2019 ; Heller et McElhinny 2017 : 127), il retiendra l'attention des scientifiques et des syndicats, et celle des institutions internationales qui y étaient déjà établies, surtout à Genève. Au Brésil, dans la crise de la fin d'Empire, l'espéranto est porté par une élite bourgeoise intellectuelle de race blanche qui se sert du positivisme comtien pour fonder une religion spiritiste mariant la raison, les valeurs de la Révolution française, et une orientation à la relation entre la vie et la mort qui les rapproche l'une de l'autre comme base pour une nouvelle république brésilienne (Isaia 2009).

La Première Guerre mondiale est considérée comme un temps d'échec pour le côté utopiste et pacifiste du mouvement. On trouve néanmoins un intérêt particulier à l'espéranto pour pallier les problèmes de communication causés par la guerre. Ce sera le cas, par exemple, dans un service de correspondance familiale mis sur pied par l'Association universelle de l'espéranto (UEA, fondée à Genève en 1908) avec la collaboration du Comité international de la Croix-Rouge (Rodríguez Hernández 1996), un service qui continuera pendant la Deuxième guerre mondiale.

Après la guerre, la nouvelle Société des Nations discute de la reconnaissance de l'espéranto comme langue de travail et de son enseignement scolaire, afin d'éviter de nouveau conflits internationaux. Durant cette même période, les inégalités économiques et sociales engendrent diverses tentatives d'imaginer une société égalitaire, contre le darwinisme à la fois social et linguistique (Konishi 2015 : 30). Les mouvements anarchiste, ouvrier et communiste à travers le monde (en Espagne, en Suède, en Chine, au Japon, en URSS) ont tous valorisé l'espéranto afin de bâtir un socialisme universel, mais aussi comme exemple d'une approche scientifique à la fois moderne et égalitaire. En Chine, il sert aussi d'instrument d'autoprotection contre l'Ouest (Lins 2008). L'URSS changera de cap pour promouvoir la russification, et traitera l'espéranto de suspect, comme le fera l'Allemagne nazie qui le qualifiera de « langue de l'ennemi » – les LIA représentent une menace pour toute idéologie nationaliste (Lins 2008 ; Moret 2004).

Ailleurs, en Europe et aux États-Unis, c'est plutôt l'objectif technique et scientifique de développement d'une interlangue qui retient l'attention au milieu du XX^{e} siècle, jusqu'aux années 1960 et la montée de la linguistique générativiste. La participation à la discussion, autrefois dominée par des amateurs intellectuels professionnels, devient davantage le terrain de linguistes et d'anthropologues linguistiques, qui se trouvent au beau milieu de la construction de leurs disciplines universitaires. Mentionnons par exemple Otto Jespersen au Danemark, André Martinet en France et Edward Sapir aux États-Unis, qui s'intéressent aux LIA en partie pour la fenêtre qu'ils ouvrent sur le langage, mais aussi pour la gestion du plurilinguisme. Edward Sapir était auteur d'un manifeste pour les LIA (1925, co-signé par Bloomfield, Boas, Gerig et Krapp) censé servir, selon lui, « de sorte de référence logique à toutes les langues nationales

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

et de médium standard de traduction » (Sapir 1931, traduction libre). Sapir devint l'un des premiers directeurs du projet *Interlingua* (lancé en fait par Alice Vanderbilt Morris, en tant qu'intellectuelle amateure) dans les années 1930. André Martinet y fut recruté comme directeur scientifique en 1946.

La Deuxième Guerre mondiale, et la guerre froide qui lui succéda, créent des besoins énormes en matière de compréhension des langues des autres, à des fins à la fois de conflit et de concurrence. L'accent sur la technologie dans ce contexte contribue aussi à marginaliser les aspects plus émancipateurs et pacifistes du mouvement. Même si plusieurs personnes ont continué à peaufiner les LIA au cours du XX^{e} siècle, la montée de l'approche générativiste des questions de structures universelles a eu pour effet de marginaliser les LIA, et de les reléguer au statut de note infrapaginale que nous avons l'habitude de leur accorder.

C'est vers les années 1980 que l'on voit émerger un nouvel enthousiasme pour l'invention de langues construites, de pair avec l'intérêt pour la construction de mondes alternatifs par le biais de la (science) fiction, mais aussi pour le défi technique en lien avec le développement de l'informatique. En partie inspirée par le travail de Tolkien et son invention de l'elfique et du noir parler entre autres (pour lesquelles il a dit développer un monde où ces langues pouvaient habiter, donnant lieu à la trilogie du *Seigneur des Anneaux,* publiée en 1954-1955), on voit exploser la construction de langues dans le milieu de la science-fiction, notamment dans les productions hollywoodiennes. La première à avoir un impact fut le klingon, langue d'une société rencontrée par les spationautes de l'émission américaine *Star Trek*. Depuis, l'industrie américaine commandite régulièrement la construction de telles langues, qui deviennent à leur tour des éléments importants de jeux de rôles et de reconstruction par les adhérent.e.s (aussi en lien avec le *cosplay* et la *fanfiction*).

Il s'agit d'une prolongation de l'idée du « monde autrement » déjà présente auparavant, mais cette fois-ci projetée dans le monde fictif. On peut y voir une réponse aux tensions liées à la mondialisation, bâtie sur les promesses de progrès apportées par la technologie ; comme auparavant, d'un côté il s'agit de (re)construire le monde, et en même temps d'un casse-tête technique qui demande un effort constant de perfectionnement – qui en soi représente une forme de quête de la perfection qui a été le propre de ce terrain depuis des siècles. Le développement du milieu virtuel facilite une démocratisation de l'activité de construction et de l'apprentissage des langues, connues maintenant non pas comme LIA, mais comme *conlangs*. Depuis 2015, la plateforme Duolingo offre des cours en espéranto et en 2018, elle comptait un million d'apprenant.e.s.

L'espéranto lui-même connaîtra un regain d'intérêt, en tant que ressource qui protège la diversité et les droits linguistiques (Globbo 2017) et qui facilite l'apprentissage d'autres langues. Ce discours du plurilinguisme est mobilisé pour la construction d'institutions supranationales comme l'Union Européenne, grâce en partie à des propositions et des actions de l'Union espérantiste européenne. Face à l'extension de l'anglais comme *lingua franca* mondiale, plusieurs considèrent l'espéranto comme une option plus égalitaire, tout comme cela avait été le cas au tournant du XX^{e} siècle

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

alors que le français, l'anglais et l'allemand se trouvaient en concurrence pour une position dominante en Europe.

Simultanément, les transformations économiques vers un capitalisme des communications et de l'information ont suscité un mouvement de contestation face à la transformatin de l'information en propriété privée. Le *free software movement* naîtra de cette militance. Une partie du mouvement adopte l'espéranto comme moyen de démocratiser son propre fonctionnement ; l'espéranto devient outil de construction et symbole du *commoning*. Ceci dit, tout comme le rôle de l'écrit pour la première vague, l'Internet requiert quand-même la maîtrise de la technologie en question, imposant de ce fait une limite aux possibilités d'accès universel à l'espace discursif créé.

2 Tensions et convergences dans les tentatives de construire des LIA

Tout au long de l'histoire des LIA, et plus récemment dans des langues construites ou *conlangs*, la construction du bien commun communicatif et linguistique s'est centrée sur une série de thèmes entrelacés, parfois en tension (voire donnant lieu à des conflits ouverts), et parfois convergents. Ces thèmes prennent notamment des formes différentes selon les intérêts économiques et politiques des personnes intéressées, souvent en fonction de leur position de classe. Tous ont en commun le refus des frontières linguistico-nationales, mais à divers degrés, pour différentes raisons et à différentes fins.

Pour plusieurs adhérents, l'espéranto représente (et a représenté) simplement la possibilité de découvrir d'autres espaces sociaux et d'autres parties du monde, sans l'obstacle de la différence linguistique. Cet intérêt est normalement (mais pas forcément) lié à un engagement sociopolitique justement pour surmonter les différences nationales et nouer des relations d'amitié susceptibles de faire tomber ces barrières. Pendant l'entre-deux-guerres, selon l'enquête menée par Tanquist en 1927 (voir Garvía 2015), 28% des enqueté.e.s nord-américains, britanniques et germano-autrichiens ont appris l'espéranto en raison de leur intérêt pour les langues, le voyage ou le collectionnisme. L'apprentissage de cette langue est alors aussi répandu que l'adhésion à l'idéal de « la paix » (28%).

La première technologie utilisée est l'écrit, des pamphlets de Zamenhof jusqu'à la correspondance personnelle. Elle est appuyée par les rencontres institutionnalisées dans des congrès (le premier Congrès mondial de l'espéranto a eu lieu à Boulogne-sur-mer en 1905, avec 688 participant.e.s de 20 pays, et ces congrès continuent de nos jours), ainsi que des voyages personnels dans le réseau espérantophone. La correspondance a permis l'apprentissage autodidactique de cette LIA (voir Moret 2020) et également la possibilité de nouer des contacts internationaux en dépassant les barrières linguistiques grâce à l'Annuaire (*Adresaro*), qui comptait déjà 1000 adresses d'espérantistes en 1889, dont 919 dans l'Empire russe (Alcalde 2021 : 48). En 1909, l'*Adresaro* listait près de 22 000 personnes et son ordre chronologique montrait la diffusion géographique de la langue, avec des périodes « russe », « française » et finalement « internationale » (Vikipedio s.d.). En 1908, le premier président de l'UEA à Genève, le Suisse Hector Holder, met en place un réseau international de « délégué.e.s » offrant des services pratiques à ses membres, y compris « trouver des logements, des adresses d'usines,

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

des passeports, et faire visiter la ville aux espérantistes étrangers » en 1918 (Surmon 2020 : 5, traduction libre).

Depuis la fin du XIX[e] siècle, les nouveaux contacts par correspondance ont encouragé les espérantistes à rencontrer leurs correspondant.e.s et à *parler* la LIA (Alcalde 2021). Un des premiers voyageurs espérantistes, le Suédois Valdemar Langlet (1872-1960), a visité à cheval la Russie, la Turquie, la Roumanie, l'Austro-Hongrie et l'Allemagne à partir de 1895 ; il en fait rapport dans des publications espérantistes, inspirant beaucoup d'autres (Alcalde 2021). En 1899, il contracte le premier mariage espérantiste international connu en épousant une espérantiste finlandaise (Alcalde 2021).

Cette infrastructure donne également lieu à des associations espérantophones internationales, basées sur des intérêts communs, professionnels (par exemple, l'*Association internationale des cheminots espérantistes* créée en 1909, ou un réseau d'avocat.e.s) ou socio-politiques (par exemple, l'Association des végétarien.ne.s) lors des congrès espérantistes (Alcalde 2021). Le mouvement espérantiste crée donc très tôt un réseau international (européen au début) au moyen d'une correspondance en LIA, ouvert aux gens ayant fait des études (Garvía 2015 : 100) mais n'appartenant pas forcément aux élites impériales et nationales.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'espéranto s'érige en pont linguistique et neutre politiquement pour les renseignements privés entre des pays en conflit, lorsque l'Universala Esperanto-Asocio (UEA), dont le siège se trouvait à Genève dans la Suisse neutre, créa un service de transmission de correspondance privée pour les personnes qui se trouvaient dans des « pays ennemis ». Ce service se poursuit pendant la Seconde Guerre mondiale, accompagné par des efforts pour la promotion de l'espéranto dans les camps d'internement et les armées (voir Rodríguez Hernández 1996).

Les LIA, et l'espéranto en particulier, attirent également l'attention des mouvements politiques anticapitalistes qui associent l'État nation et ses langues standard au capitalisme et au libéralisme. Ces mouvements ont la forme d'associations syndicales, d'ouvrier.e.s, ou de groupes anarchistes, socialistes et communistes. L'espéranto est devenu « le latin du prolétariat » dans les premières décennies du XX[e] siècle en raison de son utilité pour communiquer et créer des liens de solidarité dans le monde ouvrier en dépassant les frontières linguistiques, conçues comme des instruments capitalistes d'oppression ouvrière (Alcalde 2018 : 58). Ici la langue comme bien commun est explicitement liée à la redistribution des ressources économiques.

En plus, cette LIA était perçue comme relativement facile à apprendre par des personnes travaillant plus de dix heures par jour et elle démocratisait l'accès au plurilinguisme pour des gens qui n'avaient pas forcément fait d'études à une époque où l'accès aux langues (européennes) était un privilège. Lors de la guerre civile espagnole (1936-1939), les armées républicaines (anarchistes, communistes mais aussi les catalanistes de gauche) ont utilisé cette langue dans leur propagande et leurs publications contre l'armée fasciste (voir Alcalde 2018).

Dans la région de Munich, l'architecte Fritz Sievers conçut en 1912 un projet (jamais réalisé) visant à fournir des logements accessibles aux familles ouvrières : *Parkurbo Esperanto*. Ce dernier devait être une communauté autogérée et autosuffisante avec des

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

services communautaires, dont un centre de jeunes pour l'apprentissage de l'espéranto (Alcalde 2021 : 53). *Parkurbo Esperanto* était censé devenir la capitale mondiale de l'*Esperantujo* (la communauté d'espérantistes) (Bernstein 2016), et chaque famille qui s'y installerait devait compter au moins un locuteur ou une locutrice de cette langue (Alcalde 2021 : 53). Ce dernier exemple combine la création d'un espace alternatif de partage de ressources matérielles dans cette communauté avec la reproduction d'un emblème de l'État nation, la capitale, comme on le verra plus bas.

Depuis la perspective de la langue comme compétence technique, les LIA et *conlangs* sont un bien commun répondant à un souci d'amélioration et de perfectionnement des langues dites « naturelles ». Depuis le début du XX^{e} siècle, des mathématicien.ne.s (comme René de Saussure), des linguistes/polyglottes (comme mentionné plus haut), et des informaticien.ne.s se sont intéressé.e.s à l'espéranto pour sa rationalité et sa logique ; il ne compte que 16 règles lexicales et grammaticales.

De nos jours, les jeunes générations se créent leurs propres réseaux informels, mais sensiblement pour les mêmes raisons et avec les mêmes tensions (Fians 2019). Selon une brochure publiée par Espéranto France (consultée en 2015), « l'espéranto est pratiqué principalement par les voyageurs mais aussi lors de festivals culturels ou d'autres évènements internationaux, ou encore par des réseaux internationaux de passionnés : cyclotourisme, philatélie, radio-amateurs, etc. ». Géré par l'Organisation mondiale des jeunes espérantophones (TEJO), le *Passporta Servo* (https://www.pasportaservo.org/) est un réseau mondial d'espérantistes (« plus de 2253 dans 115 pays » en 2021) qui accueillent gratuitement des voyageurs chez eux. La seule condition est de savoir parler l'espéranto « pour le plaisir de communiquer avec vous sur un pied d'égalité (personne n'impose sa langue maternelle) » (Espéranto France s.d.).

Selon Fians, cette LIA est aussi devenue un outil de sociabilité et de divertissement linguistique, voire « un jeu intellectuel » (Fians 2019 : 207) dans les nouvelles générations, surtout chez les *geeks*. Selon le *New York Times* (2017), l'*Esperanto Society of New York* a accueilli une nouvelle génération, dont beaucoup sont des programmeur.e.s informatiques, « intéressé par le langage en partie parce qu'il est logique et systématique comme le code informatique » (n.p., traduction libre). Ce profil rappelle celui des locuteurs de klingon : « un informaticien qui s'intéresse aux langues » (Orkrent 2009 : 12, traduction libre). L'intérêt du *free software mouvement* pour l'espéranto s'explique par « un engagement plus collaboratif avec les langues, qu'il s'agisse de langues humaines ou de langages de programmation » (Fians 2019 : 180, traduction libre). Cette autorité et cette créativité linguistique chez les usagers, comparativement aux langues nationales ayant des académies, ressemble à la distinction entre les logiciels libres et les logiciels propriétaires.

Mais échapper à l'enclos de la langue standard nationale n'empêche pas de reproduire certains emblèmes, jusqu'au passeport (et au drapeau, d'ailleurs), ainsi que la langue commune, même si elle est idéologiquement construite comme bien commun parce que facile d'accès et appartenant à toutes les personnes intéressées. Schor décrit la distinction ainsi : « au lieu d'une langue maternelle ou d'une patrie, les Espérantistes ont une langue qui est leur enfant collectif » (Schor 2017, traduction libre). En août 1908, un

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

nouveau micro-État de 3,6 km^2 appelé *Amikejo* (Espace pour l'amitié, en français) a été proclamé sur le territoire de *Moresnet neutre*, administré depuis 1815 par la Prusse et la Belgique, qui ne l'ont pas reconnu. Il comptait 135 locuteurs d'espéranto parmi ses 4000 habitants (Alcalde 2021) et il avait un hymne en espéranto. Le mouvement espérantiste a aussi reproduit un autre emblème national (à cette époque), une monnaie. Proposé par René de Saussure en 1907, le *speso* a été mis en circulation grâce aux chèques émis par deux banques suisses et le Cekbanko Esperantista à Londres, avec 730 clients en 43 pays en 1914 (Alcalde 2021 : 54). Jusqu'en 1918, cette devise était utilisée pour des paiements pour l'UEA et autres associations espérantistes, y compris lors de congrès (Alcalde 2021 : 54).

De nos jours, on voit apparaître des tensions autour des *conlangs* hollywoodiennes comme bien commun ou comme propriété privée (voir Adelman 2014 pour l'elfique et le klingon). La plus connue, le klingon, a été créée pour un film de la franchise *Star Trek* par le linguiste Marc Okrand en 1984. Les droits d'auteur des livres qu'Okrand a écrit sur cette langue (notamment le premier dictionnaire qui s'est vendu à 250 000 exemplaires) appartiennent à Paramount Pictures (Adelman 2014 : 553). En 2014, le procès intenté par le studio Paramount contre les réalisateur.trice.s d'un film financé et crée par des fans de Star Trek, *Axanar,* porte sur l'infraction présumée à l'encontre de la propriété intellectuelle du klingon. La décision de la justice américaine a mis en avant le concept du *fair use* de la langue par la communauté et a rejeté la demande de droits d'auteur. Selon la justice américaine, une langue ne peut pas être un enclos par le biais du *copyright*.

3 Conclusion

En effet, les LIA et actuellement les *conlangs* sont censées être un bien commun linguistique accessible grâce à l'autoapprentissage par correspondance et en ligne. Elles sont censées être aussi un bien commun créatif pour les locutrices et locuteurs en raison de la possibilité technique de participer à la création d'une langue qui appartient à la collectivité. Contrairement au volapük, le créateur de l'espéranto, Zamenhof, renonce à tout droit personnel vis-à-vis de la langue et la rend à l'humanité dans la *Déclaration de Boulogne* (1905). Le *Fundamento de Esperanto* (1905) fixe les 16 règles fondamentales de la langue qui permettraient, selon Zamenhof, à la langue de se développer naturellement (Garvía 2015 : 83) et de privilégier la diffusion de la langue plutôt que de se focaliser sur des améliorations linguistiques (Surmon 2020 : 3). Fians affirme que « pratiquement n'importe quel espérantiste peut se prononcer sur la création d'un nouveau mot et peut contribuer à la diffusion de nouveaux mots de manière virale » (2019 : 179, traduction libre).

Des tensions émergent : 16 règles fixes, mais tout le monde peut contribuer et la créativité est valorisée. La langue appartient à l'humanité, mais à des fins idéologiques qui respectent plus ou moins les désirs du fondateur : pacifisme, humanisme, voire utopisme ; socialisme et libéralisme ; créativité et rationalité. Depuis les premiers congrès (Garvía 2015 : 89) en passant par la Première Guerre mondiale (Surmon 2020) et jusqu'à nos jours (Fians 2019 : 195), la langue comme porteuse de valeurs pacifistes et internationalistes (l'*interna ideo*) ancrée dans les corps des « espérantistes » s'oppose

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

à la vision instrumentale de la langue comme compétence technique utilisée pour des buts divers, voire même entrant en contradiction avec l'*interno idea* de Zamenhof.

En utilisant les mêmes technologies (correspondance, voyages, autoapprentissage), les générations d'*Esperantujo* ont maintenu le bien commun communicatif pour dépasser les frontières nationales et bâtir des alternatives à l'enclos des langues standardisées. Néanmoins, on crée parfois de nouveaux espaces d'échange de ressources matérielles et symboliques dont l'accès est conditionné par une connaissance de l'espéranto, comme dans le *Passporta Servo* ou par l'accès à la technologie de communication privilégiée (l'écrit sous une forme ou une autre ; l'impression et la publication ; Internet). Dans l'histoire de l'espéranto, il y a une reproduction des emblèmes de l'État nation dans le mouvement *inter*-national, surtout avant les guerres mondiales, à côté des mouvements contestataires de l'enclos national, tels que le communisme ou l'anarchisme d'avant-guerre et le *free software movement* contemporain. Les buts et les ressources mobilisés pour le bénéfice collectif d'*Esperantujo* grâce au bien commun linguistique sont donc multiples et divergents, avec des visions différentes de la langue et de la nation – et surtout la contradiction qui voit se reproduire des enclos au sein même de la tentative de les dépasser.

Références

Adelman, M. (2014), « Constructed Languages and Copyright : A Brief History and Proposal for Divorce », *Harvard Journal of Law and Technology*, vol.27, n°2, p. 544-562.

Alcalde, J. (2018), Aspetti politici nella storia del movimiento esperantista », dans *A Ludowik Zamenhof nel centenario della norte*, Rome, Accademia Polacca delle Scienze, p. 57-69.

Alcalde, J. (2021), « Pioneers of Internationalism : Esperanto and the First World War », dans J. Walker et C. Declerq (dir.), *Multilingual Environments in the Great War*, Londres et New York, Bloomsbury, p. 44-57.

Balibar, R. (1985), *L'institution du français. Essai sur le colinguisme, des Carolingiens à la République*, Paris, Presses universitaires de France.

Bernstein, M. (2016), « Warum die Esperanto-Hauptstadt "Parkurbo" nie gebaut wurde », *Süddeutsche Zeitung*, 11 mai. URL : https://www.sueddeutsche.de/muenchen/geplante-gartenstadt-hohe-ideale-1.2989803 (consulté le 2 juin 2021).

Bourdieu, P. (1977), « L'économie des échanges linguistiques », *Langue française*, vol.34, p. 17-34.

Espéranto France (s.d.), « Fiche synthétique. Ce qu'il faut savoir sur l'Espéranto en 10 points ».

Fians, G. (2019), *Of Revolutionaries and Geeks : Mediation, Space and Time among Esperanto Speakers*, Université de Manchester, thèse de doctorat.

Gabriel-Stheeman, L. et J. del Valle (2001), *The Battle over Spanish between 1800 and 2000 : Language and Ideologies and Hispanic Intellectuals*, Londres, Routledge.

Garvía, R. (2015), *Esperanto and its Rivals : The Struggle for an International Language*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Globbo, F. (2017), « Beyond the Nation-state ? The Ideology of the Esperanto Movement between Neutralism and Multilingualism », *Social Inclusion*, vol.5, n°4, p. 38-47.

Heller, M. (2017), « Dr. Esperanto, or Anthropology as Alternative Worlds », *American Anthropologist*, vol.119, n°1, p. 2-22.

Heller, M. et B. McElhinny (2017), *Language, Capitalism, Colonialism : Toward a Critical History*, Toronto, University of Toronto Press.

Isaia, A. C. (2009), « Spiritism and the Proclamation of the Republic in Brazil », dans *Cinq Continents. Cahiers du Département d'Histoire moderne et contemporaine*, Budapest, Université Eötvös Lorand, p. 219-233.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Konishi, S. (2015), « The Science of Symbiosis and Linguistic Democracy in Early Twentieth-Century Japan », *Interdisciplinary Description of Complex Systems*, vol.13, n°2, p. 299-317.

Lins, U. (2008), « Esperanto as language and idea in China and Japan », *Language Problems and Language Planning*, vol.32, n°1, p. 47-60.

Manning, P. (2009), « Review : Can the avatar speak ? », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol.19, n°2, p. 310-325.

Moret, S (2004), « D'une contradiction interne : l'espéranto, langue *neutre* ou langue de l'*autre* ? », *Cahiers de l'ILSL*, vol.17, p. 155-170.

Moret, S. (2020), « Comment enseigner une langue qui vient d'apparaître : Le cas de l'espéranto », dans *Cahiers du CLSL*, vol.62, p. 141-174.

New York Times (2017), « Feliĉa Ferioj ! Toasting the Holidays in Esperanto », 17 décembre. URL : https://www.nytimes.com/2017/12/21/nyregion/esperanto-nyc.html (consulté le 2 juin 2021)

Okrent, A. (2009), *In the Land of Invented Languages*, New York, Random House.

Ostrom, E. (2015 [1990]), *Governing the Commons : The Evolution of Institutions for Collective Action*, New York, Cambridge University Press.

Rodríguez Hernández, J. M. (1996), « L'activité humanitaire du mouvement espérantiste pendant les deux guerres mondiales et son rapport avec la Croix-Rouge internationale », *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, vol. 819. URL : https://www.icrc.org/fr/doc/resources/documents/misc/5fzgfl.htm (consulté le 4 février 2021)

Sapir, E., L. Bloomfield, F. Boas, J.L. Gerig et G.P. Krapp (1925), « Memorandum on the Problem of an International Language », *Romanic Review*, vol.16, p. 244-256.

Sapir, E. (1931), « The Function of an International Auxiliary Language », dans H. N. Shenton, E. Sapir et O. Jespersen (dir.), *International Communication : A Symposium on the Language Problem*, Londres, K. Paul, Trench, Trubner & Co, p. 65-94.

Schor, E. (2017), « The Joy of Esperanto », *The Daily Beast*. URL : https://www.thedailybeast.com/the-joy-of-esperanto?ref=scroll (consulté le 2 juin 2021)

Schreyer, C. (2021), « Constructed Languages », *Annual Review of Anthropology*, vol.50, p. 327-344.

Surmon, T. (2020), *A Tale of Two Leagues : Esperanto and the League of Nations 1914-1922*, Université d'Oxford, mémoire de licence. URL : https://edukado.net/biblioteko/diplomlaborajhoj?iid=341 (consulté le 21 mai 2021)

Sokolovska, Z. (2019), « Langues artificielles et utopies en tension », communication au Congrès du Réseau francophone de sociolinguistique, Ottawa.

Vikipedio (s.d.), *Adresaro de la Esperantistoj*. URL : https://eo.wikipedia.org/wiki/Adresaro_de_la_Esperantistoj (consulté le 17 novembre 2022)

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505